

ENTRETIEN / DIDIER MORIN : L'ART À L'ÉTAT FANTÔME

EN 1995, APRÈS AVOIR RECOUVERT DE FEUILLES D'OR DES PHOTOGRAPHIES, DIDIER MORIN S'ADONNE À UNE PATIENTE OBSERVATION DE LA SURFACE BLEUE DE LA MER. CETTE ACTIVITÉ LUI DONNE L'IDÉE DE PARTIR EN VOYAGE SUR LES TRACES DE JEAN GENET, YVES KLEIN, BERNARD PLOSSU (CET ÉTÉ JEAN-PIERRE BERTRAND SERA SON SUJET) ET AU FIL DE SA PROPRE VIE IL REMONTE DANS LES BIOGRAPHIES ET LE COURS DES ŒUVRES EN ALLANT FILMER ET PHOTOGRAPHER AUX QUATRE COINS DU MONDE. IL MONTRE DES LIEUX ET S'APPROCHE DES PHÉNIX QUE SONT LES ARTISTES PRÉCITÉS MAIS AUSSI HENRY MILLER OU THIERRY KUNTZEL, LE VIDÉASTE, DONT DIDIER MORIN FUT L'AMI PROCHE.

LES «ORS» (1995)

Cette année là, je déménage, je quitte Paris, je m'installe à Marseille. Je trouve une ville portuaire avec du soleil, de la chaleur, mon appartement situé dans un quartier à l'époque très délabré donne sur la mer. D'un coup tout disparaît : les galeries à Paris, en Allemagne, le milieu de l'art, un succès certain. Je venais d'exposer la série des «Ors». L'idée m'était venue vers 1992-93 au Portugal. J'avais reçu une commande de la bibliothèque de Coimbra et en travaillant, une lumière dorée dans les salles m'avait émerveillé. Je ne comprenais pas d'où elle venait jusqu'à ce que je me rende compte que la tranche des livres dorés à l'or fin reflétait le soleil qui entrait par les fenêtres. Dans la bibliothèque il y avait une sorte de nuage en or. La première idée a consisté à déposer des carrés de feuilles d'or sous les photos que j'avais prises, directement collés à la feuille – quand il est mouillé le papier photo noir et blanc absorbe l'or immédiatement. Dans un second temps, j'ai recouvert l'image entière, des vues de Marseille, Tanger ou Barcelone pour obtenir des monochromes jaunes et carrés. Ils évoquent les Monogold d'Yves Klein mais à l'époque je n'y avais pas pensé, j'avais travaillé de manière instinctive. [Ndlr : ces «Ors» de Didier Morin ménagent une expérience visuelle disons-le inouïe : de prime abord, le spectateur regarde un monochrome opaque et jaune. Après quelques minutes, par un effet de rémanence, il voit sourdre une image en noir et blanc : une photographie.]. Les problèmes étaient nombreux et il me fallait apprendre la dorure. Je suis allé à la source, sur le mont Athos où j'ai vécu dans un monastère une semaine auprès d'un moine. J'ai été auprès de lui le modeste dépositaire d'un savoir millénaire. Précédemment, mon parcours avait été assez simple : je m'étais rendu durant dix ans à Carnac pour photographier les menhirs la nuit en leur insufflant ma propre respiration puis j'étais allé un peu partout en France faire des images dans des mines de fer ou d'ardoises, j'avais ensuite encadré les photographies dans des cadres en pierre de 150 kg. Mais les «Ors» représentaient un engagement plein de risques : je réalisais des icônes, à la fois j'occultais l'image, je la barrais. Les «Ors» étaient la métaphore de la photographie qui m'abandonnait. Il faut resituer le contexte de l'époque pour comprendre cette décision et ma volonté de partir. Au début des années 1990, le milieu de la photo vivait le règne du cibachrome au mètre carré, de la photo plasticienne et des photographes qui étaient des artistes. C'était irrespirable, je ne m'y retrouvais plus.

Quand j'arrive à Marseille, je vois la Méditerranée face à moi, matin et soir depuis ma terrasse et je me demande ce que je fous là.

«LES SEMELLES D'OR, LE VOYAGE DE JEAN GENET» (2002)

Le souvenir de Genet habitait au pied de mon immeuble, j'avais emménagé dans le quartier où il s'était prostitué et c'est de Marseille que Genet est parti pour se rendre au Moyen-Orient. La boucle était en quelque sorte bouclée, en effet à l'adolescence, je vivais en Touraine à quelques kilomètres de Mettray, la colonie pénitentiaire agricole où Genet avait été enfermé. Il en parle dans *Miracle de la Rose*. Je connaissais le livre et nourrissais une passion pour son auteur depuis toujours. J'ai donc décidé de partir sur ses traces avec une caméra, un carnet et de me rendre dans les endroits du globe où il avait été. 53 destinations. Ça m'a pris 4 ans (1996 - 2000). Je prenais l'avion, je filmais ou je faisais des photos, j'écrivais un texte, je repartais. Pas de tourisme. Je me suis rendu à Paris à la prison de la Santé, à Chicago, dans les camps palestiniens où j'ai pu entrer grâce à Leïla Shahid. A Los Angeles, Angela Davis, la militante Black Panther a accepté de me rencontrer «pour Genet» m'a-t-elle dit et elle m'a lu la préface qu'il avait écrite pour «Les Frères de Soledad» le livre du militant noir George Jackson. Au terme de ces voyages, j'ai publié un livre *Les Semelles d'or, le voyage de Jean Genet*. Le titre évoque les semelles de vent de Verlaine et Rimbaud ainsi qu'une œuvre de Giovanni Anselmo l'artiste de l'Arte Povera que je

venais de voir et qui consiste en une paire de chaussures de mendiant dont les semelles sont recouvertes d'or.

Mes photographies pour ce projet apparaissent banales, je n'ai poursuivi en les faisant aucun but esthétique particulier, je n'avais pas davantage à l'esprit la «banalité» des images de l'art conceptuel. Je les ai ramenées pour dire : Jean Genet a été ici. C'est comme dans le film *Les Carabiniers* de Godard : ils rentrent de la guerre, ils sortent des cartes postales de leurs sacs et les jettent à la fille devant eux.

«LE VOYAGE D'YVES KLEIN» (2006)

J'ai vu la photographie du saut dans le vide d'Yves Klein (1960) dans le magazine photo Zoom. J'avais 15, 16 ans. Je ne me souviens plus s'il était fait mention d'un trucage, je m'étais juste dit : «Le type il a photographié quelqu'un se jetant dans le vide.» Après *Les Semelles d'or* je me suis souvenu de cette image, j'avais aussi remarqué que Klein était parti au Japon en bateau depuis Marseille, j'ai alors prolongé l'idée du voyage avec lui. Autant pour Genet, les lieux de son écriture ont dicté mon parcours, autant pour Yves Klein j'ai suivi sa biographie pas à pas, depuis Nice où il est né jusqu'à Paris où il est mort en passant par Malibu, le désert de Mojave, la Vallée de la Mort où il n'est pas allé mais dont il parle, il voulait y mettre une sculpture de feu, puis New York et le Chelsea Hotel depuis lequel il a rédigé son fameux manifeste (1961), Kyoto où il a vécu auprès d'un maître de judo. En tout, dix-huit destinations dans le monde dont j'ai tiré un film projeté pour la première fois lors de l'exposition Yves Klein à Beaubourg en 2006.

Mon désir n'est pas de réaliser un travail d'historien. Il est de... faire mon travail. Mes œuvres sont également des road movies avec le sens que l'on prête à l'expression : l'idée de la fuite, de la contestation, de la découverte de nouveaux espaces est avérée. Comme Genet et Proust nous l'enseignent, les lieux sont des êtres. Pour Yves Klein, c'est d'autant plus vrai que lui-même parlait de «zone de sensibilité picturale immatérielle» et qu'il croyait à une «sensibilisation» de l'espace par sa présence. J'ai en mémoire un moment qui m'a ému. Je roulais en voiture dans la baie de Portofino près de Pise avec la reproduction d'une photographie d'Yves Klein où il pose devant la mer. Deux rochers dans l'eau me servaient de repères et tout à coup le paysage dans le pare-brise a coïncidé avec la photographie. Rien n'avait changé depuis 50 ans sauf le rocher à gauche qui avait perdu un morceau tombé dans la mer.

Genet d'un côté, Klein de l'autre... Ils sont les deux rives d'une rivière ou d'une mer. Le premier incarne la morale chrétienne, le second la mystique chrétienne. Ils ne s'aimaient d'ailleurs pas. Klein aurait insulté Genet, une nuit, à la sortie de *La Coupole* en disant qu'un jour il faudrait se débarrasser de Genet. Pour ma part, l'histoire s'écrit comme dans *L'Aurore* le film de Murnau : en divisant le cadre en deux.

«L'AUTRE VOYAGE MEXICAIN» (2009)

La parution du «Voyage mexicain» (Contrejour, 1979) de Bernard Plossu fut une découverte pour les amateurs de photographie. Il montrait le Mexique des années 1965-66 en pleine période hippie, le livre sentait la liberté, la route, la poussière. Plossu est l'un des très rares en France qui ait montré cela. Mon troisième et dernier film de voyage s'est inspiré de son livre : je suis parti avec Joachim Plossu, le fils de Bernard, sur ses traces au Mexique. Joachim avait 20 ans, l'âge de son père à l'époque, il me servait d'interprète. Nous avons fait voyager le livre «Le voyage mexicain» autant qu'il nous a fait voyager. Nous sommes partis Joachim et moi de Mexico D.F. en direction d'Acapulco, puis Oaxaca où nous avons salué le souvenir de Malcolm Lowry. Ensuite, route vers le Chiapas. Des pêcheurs ou des indiens parfois que Bernard a photographiés en 1965-66 nous ont raconté leurs souvenirs. Au bout de deux mois, nous sommes rentrés en France et nous sommes repartis six mois plus tard toujours en 2008. Je tenais à filmer les deux saisons du Mexique : la saison du soleil et celle de



la pluie. Le film témoigne d'une passion pour le livre de Bernard mais aussi pour la photographie mexicaine à laquelle je rends hommage au début en filmant la collection de photographies de Manuel Alvarez Bravo : les œuvres «mexicaines» de Cartier-Bresson, Paul Strand, Edward Weston, Tina Modotti et Alvarez Bravo bien sûr y figurent. Le film prend fin de l'autre côté de la frontière à Big Sur, Californie, où Henry Miller a vécu et écrit *Big Sur et les oranges de Jérôme Bosch* (1957).

THIERRY KUNTZEL (1948 - 2007)

L'autre voyage mexicain pourrait s'intituler «De Bernard Plossu à Thierry Kuntzel» ou «De la marijuana à la vodka» tant il est vrai que les addictions des années 1960 ont été puissantes et nombreuses. Bernard m'a raconté que lorsqu'il arrivait dans un village au Mexique, les gens lui offraient des sacs d'herbe géants. Thierry lui, c'était la vodka. Au Mexique, je tenais à aller à Tampico, une ville au bord de la mer dans l'Etat de Tamaulipas. Thierry Kuntzel y avait tourné *Tampico (non-lieu)* (1993) : un film produit par Philippe Grandrieux, consistant en un panoramique, très lent, de 360° où il figure de 3/4 dos sur le toit de son hôtel, face à mer. Il ressemble à un personnage d'un tableau de Friedrich. J'ai tourné le même plan, plus vite, il figure dans *L'autre voyage mexicain*.

Thierry avait en tête la célèbre chanson *Tampico* qu'il entendait lorsqu'il était enfant.

[Ndlr : il existe en fait deux chansons. La première intitulée *Tampico* de 1945, elle est interprétée par June Christy et Stan Kenton et connut un immense succès. Elle raconte l'américanisation du Mexique. La seconde de 1957 dont le vrai titre est *La chanson de Margaret* a été écrite par Pierre Mac Orlan, Germaine Montero en est l'interprète. Les paroles racontent l'histoire d'une prostituée de Tampico et de son premier baiser sur les chevaux de bois d'un manège.]

A Marseille, Thierry draguait les mecs, les camionneurs, les ouvriers dans les bistrot. C'était un personnage difficile et intense, avec une forte consommation d'alcool. La dernière fois que je me suis battu, c'était d'ailleurs pour le défendre. Il avait dit à la patronne d'un bar qui s'était moquée de lui parce qu'il était ivre, qu'elle était une «pétasse» et que sa vodka était minable. Un type est alors sorti du bar et a voulu le frapper mais il avait vu le coup venir et Thierry a plongé par terre en faisant le mort. Moi j'ai cru qu'il était vraiment mort et j'ai balancé mon poing dans la tête du type qui est tombé. Aussitôt Thierry s'est relevé ! On s'est engouffrés dans un taxi, le chauffeur nous a laissés à l'opposé de là où nous voulions aller, à l'autre bout de la ville.

Le même Thierry Kuntzel est l'auteur de l'exposition «Quatre saisons, (plus ou moins une)» au MoMA à New York initiée par Bill Viola avec la participation de Lou Reed, et d'un film que j'aime beaucoup *Printemps (pas de Printemps)* (1993) avec Irina Dalle et Ken Moody le modèle de Mapplethorpe, auquel je crois je lui avais conseillé d'écrire et qui a accepté de travailler gratuitement, ce qui en dit long sur l'admiration qu'il lui portait.

Thierry me disait : certains travaillent sur Yves Klein, d'autres travaillent sur Zidane ! [allusion au film *Zidane, un portrait du XXIème siècle* de Douglas Gordon et Philippe Parreno (2006)].

À Kyoto, j'ai retrouvé la maison du professeur de judo auprès duquel Yves Klein est allé apprendre la technique du judo au sol en 1952. Oda Tsunetani était un maître. Il vivait à 200 mètres d'un temple shinto, le temple Shinyodo, où je suis allé filmer puisque j'ai fait l'hypothèse qu'Yves Klein s'y était de toute évidence rendu. Quand il a vu les images, Thierry Kuntzel m'a appris qu'il avait lui-même tourné dans ce temple, ce que j'ignorais. Pourquoi et comment était-il arrivé là, je ne le saurai jamais. L'explication peut-être, est que le temple Shinyodo est le seul à Kyoto qui montre Bouddha mort. Le Dieu figure dans un paysage «emprunté» c'est-à-dire un jardin clos avec du gravier ratissé et des pierres «tristes» représentant les personnes tristes. Ces mêmes pierres «empruntent» la forme des montagnes qui sont au loin.

RÉALISATION : GUILLAUME LEINGRE

BIBLIO / FILMOGRAPHIE :

- *LES SEMELLES D'OR, LE VOYAGE DE JEAN GENET*, ÉDITIONS LA PETITE ÉCOLE, ANNECY, 2002, 80 PAGES, ISBN 2-909697-50-9.
- *LE VOYAGE D'YVES KLEIN, COULEURS*, 90 MN, 2006.
- *L'AUTRE VOYAGE MEXICAIN, COULEURS*, 90 MN, 2009.

DIDIER MORIN DÉBUTE CET ÉTÉ LE TOURNAGE DE L'ATELIER DE JEAN-PIERRE BERTRAND.

À LIRE ÉGALEMENT LA REVUE SEMESTRIELLE *METTRAY*, TIRAGE 800 EXEMPLAIRES, 6 €, WWW.METTRAY.NET.

ILLUSTRATIONS : *PRISON DE LA SANTÉ*, PARIS, EXTRAIT DE *LES SEMELLES D'OR, LE VOYAGE DE JEAN GENET*, 2002.